HAL
open science

Musulmans, tous frères, nouvelle d'Agyeya

Anne Castaing, Zena Arbaji, Marine Lopez

To cite this version:

Anne Castaing, Zena Arbaji, Marine Lopez. Musulmans, tous frères, nouvelle d'Agyeya. Anne Castaing, Lise Guilhamon, Laetitia Zecchini. La modernité littéraire indienne : Perspectives postcoloniales, Presses Universitaires de Rennes, pp.177-181, 2009, 978-2-7535-0898-9. hal-01405421

HAL Id: hal-01405421

https://hal.science/hal-01405421v1

Submitted on 1 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Musulmans, tous frères

AGYEYA

(Nouvelle traduite du hindi et introduite par Zena Arbaji, Anne castaing et Marine Lopez)

Sachchidananda Hirananda Vatsyayana « Agyeya » (1911-1987), est l'une des figures importantes de la littérature hindi du vingtième siècle. Poète, nouvelliste, romancier et critique prolifique, il est la figure de proue de la « Nouvelle poésie » (*Nayî kavitâ*), qui s'inspire en grande partie des innovations instituées par le poète T.S. Eliot et prône une rupture avec l'unité formelle et thématique de la poésie classique. Fondateur de grands journaux (*Nav Bhârat Times, Dinman*), Agyeya est également le maître de file du mouvement dit « expérimentalisme » (*Prayogvâd*), avec des romans comme *Nadi ke dvîp* (Les îles du fleuve, 1951), roman d'une jeunesse en pleine reconstruction idéologique et morale, *Apne apne ajnabî* (Chacun son étranger, 1951), chroniques existentielles de la catastrophe, et *Shekhar, ek jîvanî* (Shekhar, une vie, 1941-44), pseudo-autobiographie d'un terrorisme.

Si Agyeya est l'auteur d'un certain nombre de nouvelles sur la Partition, comme la remarquable *Badlâ* (Vengeance), l'originalité de cette nouvelle, *Muslim Muslim Bhai bhai* (Musulmans, tous frères) est d'interroger non plus le fratricide intercommunautaire (auquel s'oppose la formule consacrée, « Hindu Muslim Bhai Bhai » « Hindous-musulmans, tous frères », parodiée dans le titre de la nouvelle) vastement décrypté par la littérature hindi, ourdou, panjabi et anglaise, mais la persévérance des rapports de classe quand la catastrophe suggèrerait plutôt sa disparition. Dès lors, la fraternité communautaire disparaît ; une fraternité pourtant à la source même de l'idée de Pakistan, quand le poète Iqbal, son fervent défenseur, décrit les musulmans comme « une Nation par définition ». La condamnation à laquelle l'imperméabilité des classes livre les trois héroïnes suggère donc une violence plus vaste encore que la xénophobie communautaire qu'on situe aux sources des atrocités de la Partition, une violence simplement humaine, induite par la peur, le chaos et le bouleversement d'un monde.

Musulmans, tous frères

Il existe toutes sortes de virus, mais aucun n'est comparable à la peur. Elle est bien pire encore : ce n'est pas tout à fait une maladie (qui n'a jamais connu la peur?) car elle ne tue pas d'elle-même, mais par le biais d'autres maladies. Plus qu'une catastrophe, on peut dire que la peur est la mère de toutes les catastrophes. Autrement, comment expliquer que là où s'insinue la peur, s'invitent à leur tour mépris, haine et abjection, ainsi que tous les vices profondément enfouis dans l'âme humaine ?

L'épidémie s'abattit sur Sardarpur comme une gifle. Un virus, n'importe qui peut en être porteur ; mais à Sardarpur, ce porteur fut un témoin innocent et omniscient : le journal quotidien.

De fait, depuis plusieurs jours, il n'était question dans le journal que de massacres, d'émeutes et de mouvements de panique. Partout ailleurs, des caravanes s'étaient mises en marche et des réfugiés étaient déjà installés à Sardarpur. Mais jusqu'ici, la ville avait été préservée.

Or, ce jour-là, rien de spécial dans le journal. Rien non plus au sujet des affrontements entre Jat et Mev. Là où auparavant les journaux abondaient de détails sur les événements meurtriers, on ne lisait aujourd'hui qu'une seule ligne : "D'après la rumeur, quelques groupes de Jat préparent des attaques surprises".

Qui sait comment cette affirmation peu fondée avait pu nourrir la rumeur, mais elle criait à qui voulait l'entendre qu'un large groupe de Jats armé jusqu'aux dents et prêt à s'adonner ouvertement au nouveau jeu de la mort, progressait vers Sardarpur au son des carabines pour la réduire en miettes.

Le train du matin venait de partir. Un autre était prévu le soir. Celui-ci était toujours plein à craquer, et dans ces circonstances, imaginez un peu... La foule s'était pressée dans la gare jusqu'au milieu de l'après-midi. Les visages laissaient transparaître des émotions inhabituelles semblables à celles de fidèles rassemblés pour une cérémonie de l'*Urs*[1].

Le train fut pris d'assaut dès qu'il entra en gare. Par les portes, les fenêtres, ceux qui parvenaient à se faufiler s'y engouffrèrent ; quant aux autres, ils s'accrochaient aux barreaux, grimpaient sur le toit ou s'agglutinaient entre les wagons et s'installaient tant bien que mal sur

[1] Cérémonie soufie célébrant l'union mystique de l'âme d'un saint à l'être suprême.

les tampons. Il fallait bien partir, à n'importe quel prix ; et sans billet, il ne fallait pas faire de manières.

Le train s'ébranla. Dieu sait comment il réussit à démarrer et à quitter la gare, sans doute à force d'une immense volonté. Il abandonna çà et là sur le quai ceux qui n'avaient pu, pour une raison ou pour une autre, prendre part à la cohue : quelques vieillards, un ou deux malades et plusieurs femmes dont trois, d'âge moyen, auxquelles nous allons nous intéresser d'un peu plus près.

- Ya Allah, mais qu'est ce qu'il va nous arriver!, se lamenta Sakina.

- J'ai entendu dire qu'un train arrivait - un train réservé, le Pakistan Special, lui répondit Amina. Il vient de Delhi et va tout droit au Pakistan. Je crois qu'il s'agit d'un train de fonctionnaires. On devrait essayer de le prendre.

- Il part quand ?

- D'ici un peu plus d'une heure, je crois....

- Vous pensez qu'on nous laissera monter? demanda Jamila. S'il n'y a que des fonctionnaires...

- Après tout, ce sont des musulmans. Je ne vois pas pourquoi ils ne nous laisseraient pas monter.

- Oui, après tout, nous sommes tous frères et sœurs.

La lassitude envahit peu à peu la gare. Assises sur le quai, Amina, Jamila et Sakina étaient plongées dans leurs pensées. Toutes trois d'une beauté lumineuse mêlant gravité et légèreté, elles partageaient également quelque chose d'essentiel : leurs maris étaient absents. Deux d'entre eux étaient dans l'armée, postés à la frontière. Ils avaient évoqué dans leurs lettres l'idée de venir les chercher lors de leur prochaine permission. Travaillant à la base navale de Karachi, le mari de Sakina écrivait rarement. Et même en supposant qu'il écrive, comment savoir si les lettres arrivaient dans toute cette confusion ! Sakina était partie passer quelques jours dans sa famille où elle s'était éternisée ; et dire que sa fille était toujours chez sa belle-sœur à Karachi! Les deux enfants d'Amina étaient morts en bas âge. Juste après leur mariage, le mari de Jamila avait été réquisitionné dans un peloton en faction à l'étranger et il n'était pas rentré à la maison depuis quatre ans. Et maintenant... Leurs vies à toutes les trois étaient centrées sur leurs maris, non sur leurs enfants, et plus encore en ces temps confus. Dieu sait ce qui pouvait arriver... Elles avaient encore le monde à découvrir, qu'en connaissaient-elles ? A Sardarpur, il n'y avait pas grand-chose à voir. La paix y avait toujours été maintenue, c'était là son seul intérêt, et leurs vies y étaient hors de danger, du moins jusque là, parce que maintenant... Elles ne pouvaient s'en remettre qu'à Dieu.

Il y eut un grand remue-ménage et un instant plus tard, le train entra en gare avec fracas.

Amina, Sakina et Jamila n'étaient pas spécialement chargées, chacune avait simplement une petite malle et un ballot. Tout ce qu'elles avaient de précieux, ainsi que leurs quelques vêtements, pouvait tenir dans la malle. Quoi qu'il en soit, en ces temps difficiles, comment sauver ce qui avait de la valeur?

« Là-bas, s'écria Jamila, c'est le compartiment pour femmes ! ». Elles s'y précipitèrent. Il y avait bien un compartiment pour femmes, mais de deuxième classe. Des draps et des couvertures étaient étalés sur les quatre couchettes, et les banquettes du bas étaient déjà occupées par quatre femmes, dont deux tenant chacune un enfant dans les bras. L'une d'elles leur siffla :

- Dégagez, il n'y a pas de place ici! Amina, qui était la première, recula, heurtée par la violence du ton. Puis, prenant son courage à deux mains, repris son mouvement et dit :

- Ma sœur, nous nous assiérons par terre – nous sommes dans une situation difficile.

- Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans? Allez voir ailleurs si j'y suis!

- Pourquoi cette agressivité, ma sœur? répliqua Jamila. Après tout, il faut bien que nous partions, nous aussi.

- Eh bien, allez-y, partez! Il doit y avoir de la place en 3ème classe! Pour qui elle se prend, celle-là, à nous faire la leçon! ». Puis elle se leva, planta brusquement son enfant sur la banquette et leur verrouilla la porte au nez.

Jamila en fut scandalisée.

- Tu as tort d'être aussi arrogante, ma sœur! Nous sommes musulmanes, comme toi!"

A ces mots, les passagères éclatèrent et se mirent à hurler toutes les quatre en même temps. On ne comprenait pas grand-chose à ce qu'elles disaient, mais Jamila crut saisir que si elle continuait à faire des histoires, on appellerait le garde.

- Eh bien, allez-y, appelez-le, votre garde! Il va bien nous trouver une place quelque part, lui!, riposta Sakina.

- Ben voyons! Va donc lui en toucher un mot! On lui dit que c'est un train réservé, ré-ser-vé, pas pour n'importe qui! Non mais, quelle tête de mule !».

Sur ce, elle se pencha à la fenêtre et cria :

- Amjad, eh Amjad! Viens voir par là! Il y a des gens qui nous font des histoires! ».

Amjad, dans un pyjama à larges rayures, s'approcha à grandes enjambées. Son visage gras et vérolé était marqué par des années de bureaucratie. Il bouscula Amina et lui lança :
« C'est quoi, cette histoire? »

« Tu vois bien, celles-là nous font des problèmes. On leur a dit qu'il n'y avait pas de place, mais elles insistent pour entrer! On leur a dit qu'ici, en seconde classe, c'était réservé, mais elles ne veulent rien entendre! Et puis celle-là qui nous casse les pieds! »

« Allons, dites-moi, Mesdames, qu'est-ce que vous faites encore ici? Tous les sièges sont occupés et puis, vous voyez bien que vous n'êtes pas à votre place ici, c'est une question de statut!

- Eh bien quoi, notre statut ?, lui rétorqua Jamila. On gagne notre vie honnêtement! Nous sommes musulmanes, nous voulons aller au Pakistan, et… »

- Et vous avez un ticket?

- Pourquoi vous ne prenez pas un train ordinaire ?

- Si vous ne voulez même pas nous aider par ces temps difficiles, très bien, mais évitez au moins de nous martyriser. Qu'est-ce que ça peut nous faire, à nous, que ce soit un train réservé! Nous voulons partir d'ici, et par n'importe quel moyen! L'islam dit que nous sommes tous égaux. Mais tant de vanité, *Ya Allah*!

- Allez, laisse tomber! La voilà qui nous chante le refrain de l'égalité! Elle veut peut-être parler de ça à ma chaussure?

Le train siffla.

Grimpant sur le marchepied, Jamila attrapa la poignée extérieure, passa la main de l'autre coté de la porte de manière à soulever le verrou, mais Amjad monta à son tour, saisit la poignée et repoussa Jamila. A ce moment-là, Sakina prit la place de Jamila et agrippa à son tour la poignée.

Une voix s'éleva à l'intérieur: « Gare à toi si tu passes la main, espèce d'effrontée! Elles n'ont vraiment aucune dignité, celles-là! »

Sakina explosa : Prenez garde au jugement de Dieu ! Nous sommes peut-être pauvres, mais nous n'avons rien à nous reprocher! »

- Les voilà qui jouent les saintes nitouches! Vous avez passé votre vie au milieu des hindous, et vous voulez les fuir, tout à coup ? Ils vous auraient laissées partir comme ça? Elles fricotent avec des régiments entiers d'hindous, et puis elles viennent la bouche en cœur nous chanter les louanges de la pureté, ces dévergondées !

Jamila lâcha la poignée comme si celle-ci avait été chauffée à blanc.

- Laisse tomber, ma sœur, dit-elle à Sakina, reviens !

Sakina descendit, porta la main à son front et dit : *Ya allah*!

Le train s'ébranla. Amjad courut rejoindre son wagon. Jamila resta un moment plantée

là, comme pétrifiée. Elle essaya ensuite de dire quelque chose, mais aucun son ne sortit. Elle arrondit alors les lèvres et cracha en direction du train. Puis encore une fois, quelques instants plus tard.

Amina poussa un long soupir et dit : « Parti, le Pakistan Special. *Ya parvardigar*[2]!

Traduit du hindi et introduit par ZENA ARBAJI, ANNE CASTAING et MARINE LOPEZ

[2] Terme persan pour désigner Dieu.